

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIII, n° 1-2, 1993, p. 125-134.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

BOUTROS EL-BOUSTANI

(1819-1883)

*Khalil Abou-Rjaili*¹

Dominé par les Ottomans depuis le début du XVI^e siècle, le Moyen-Orient a connu à partir du milieu du XIX^e siècle une véritable « Renaissance » culturelle, en dépit des événements qui l'ont secoué durant cette période². Cette Renaissance s'est réalisée à la faveur des relations commerciales, politiques et culturelles entre l'Orient et l'Occident qui certes avaient été nouées bien avant cette date, mais ne donnèrent véritablement leurs fruits qu'au cours du siècle dernier.

Les pionniers de la Renaissance culturelles cherchaient d'abord à promouvoir la langue nationale arabe, longtemps négligée par les Ottomans, et à la rendre apte à transmettre les nouvelles connaissances qui furent à l'origine du progrès technique et social des pays européens. Cette volonté de transmettre ces connaissances à leurs peuples a naturellement porté les pionniers à accorder aux problèmes de l'éducation une place privilégiée dans leurs activités, convaincus qu'ils étaient que le progrès des peuples du Moyen-Orient dépendrait pour une large part du degré d'éducation de leurs citoyens.

Parmi les pionniers qui se sont penchés sur les problèmes d'éducation figure Boutros ani, appelé à juste titre le « Maître » et le « Père de la Renaissance »³. S'il n'a pas laissé d'ouvrages spécifiques exposant sa pensée pédagogique, celle-ci est cependant présente dans la plupart de ses publications qui traitent soit de l'éducation traditionnelle dispensée par l'école, soit de l'éducation diffuse que dispensent les lectures, les voyages ou les associations spécialisées. A partir de ces idées éparses, il semble possible de reconstituer la pensée pédagogique de Boustani, trop souvent négligée par les chercheurs qui n'ont retenu que les aspects patriotique, politique, social et scientifique de son œuvre⁴.

Place de l'éducation dans l'œuvre d'el-Boustani

La question de l'éducation domine l'œuvre de Boustani. L'éducation est l'instrument par excellence pour former l'esprit de l'homme et le sauver de « l'ignorance, cause de tous les maux qui sévissent en Orient »⁵. Elle est le moyen par lequel on sème l'union dans les jeunes âmes pour les développer et les préparer à former une nation unifiée, fondée sur des principes forts qui résistent aux passions confessionnelles⁶. Elle est enfin le seul moyen pour combattre le féodalisme⁷ et effectuer pacifiquement des changements techniques et politiques dans la société⁸. « Le Maître Boutros, écrit Michaïl Sawaya, n'a fait durant toute sa vie que répondre à une voix intérieure qui lui répétait : tu es né dans ce siècle pour effectuer des réformes, pour construire et pour donner »⁹. Réforme, construction et don se conjuguèrent pour lui dans l'éducation qui seule pouvait aider à réformer la société.

Sources de la pensée pédagogique d'el-Boustani

On ne peut saisir avec quelque précision la pensée d'un homme si l'on ne connaît pas le contexte social, politique et culturel dans lequel il a vécu et écrit. Ainsi, il nous semble utile, avant d'aborder l'analyse de la pensée pédagogique de Boustani, de rappeler que le XIX^e siècle en Orient fut fécond en événements qui ont secoué les structures sociales, politiques, culturelles et économiques.

Boustani s'est posé cette question : pourquoi les citoyens d'un même pays « qui boivent la même eau, respirent le même air et parlent la même langue s'entre-tuent et se détruisent mutuellement ?¹⁰ ». Selon lui, la cause de tous ces maux était l'ignorance, source de discorde et de fanatisme religieux, qui a fait des citoyens un « jouet facile » entre les mains des étrangers qui cherchaient à disloquer la nation pour s'y infiltrer¹¹. D'où la nécessité d'instruire les citoyens pour mettre fin aux discordes et fonder une nation forte par son union même¹².

Ainsi, la pensée pédagogique de Boustani est le fruit d'une réflexion sur la situation générale du pays et repose sur une conception nationaliste et sociale qu'il a élaborée toute sa vie durant.

Il enseignait que l'homme est un être social qui ne peut vivre isolé car il a besoin des autres pour survivre. Les hommes qui vivent en communauté cherchent à former un gouvernement pour conjurer des dangers externes et internes. Le gouvernement est élu par le peuple et doit se mettre au service de celui-ci. Le gouvernement puise sa force dans « l'esprit du siècle » qui est l'ensemble des principes qui dirigent les nations et qui trouvent leur origine dans les activités des savants, des penseurs et des dirigeants des nations. Comment le gouvernement saisira-t-il « l'esprit du siècle » ? Cette tâche incombe aux savants, aux penseurs et au peuple lui-même. Or pour que le peuple puisse s'acquitter de cette tâche dont dépendent sa vie et sa prospérité, il a besoin d'être instruit¹³.

Ces vues étaient à la base de toutes les activités sociales et nationales de Boustani. Il pensait que le but ultime de l'homme est de fonder une nation. Pour que celle-ci vive et prospère il faut que l'homme soit « éclairé » sur tous les principes qui fondent une nation forte et digne, et cela ne peut se faire sans l'éducation qui, on le voit, est au cœur de la théorie sociale de Boustaniy.

La pensée pédagogique d'el Boustani

Pour exposer sa pensée, l'auteur n'a pas utilisé un, mais plusieurs termes, selon les circonstances ou les nuances qu'il voulait exprimer. Ainsi, lorsqu'il parlait de l'éducation de l'homme en général, il employait le terme *Ta'alim* qui signifie enseignement¹⁴, mais quand il s'adressait à la nation pour l'exhorter à élargir le champ de ses connaissances, il employait soit le terme *Tahsil-el-'Ulum* (apprentissage des sciences) soit le terme *Tatqif* (se cultiver). Et quand il s'adressait à l'élite il employait souvent l'expression de *Nachr-el-ma'arif* (répandre le savoir)¹⁵. Mais par tous ces termes et formules, employés par lui en différentes occasions, il n'entendait qu'une seule et même chose : former le citoyen. Le terme « Tarbiyya », qui signifie « éducation ou pédagogie », n'est employé par Boustani que pour indiquer l'activité exercée par les parents pour élever leurs enfants en famille¹⁶. Ainsi sa pensée pédagogique est élaborée dans une terminologie quelque peu différente de celle qui prévaut de nos jours.

Nécessité de l'éducation

L'éducation est nécessaire à l'homme, puisque « tout être humain, dès qu'il vient au monde, est entièrement confié aux soins des autres. Cet être ne peut subvenir à ses besoins ni comprendre

ce qui se déroule autour de lui sans le concours des autres. Il ne peut en aucune manière discerner seul ce qui lui est utile et ce qui lui est nuisible. Si à ce stade, l'être humain est laissé à lui-même, il périclète inévitablement puisque ses forces physiques sont encore trop faibles pour supporter la dureté de la vie, et ses forces intellectuelles sont encore dans les ténèbres pour conduire ses pas¹⁷ ».

Il s'agit là, en d'autres termes, de la socialisation de l'enfant. Mais cette socialisation ne s'effectue que par et à l'intérieur de la société elle-même. Ainsi Boustani rejette toute possibilité pour l'être humain de parvenir à la connaissance par ses propres moyens sans le concours de la société, comme l'a du reste enseigné, dès le XII^e siècle, le philosophe andalou Ibn-Tofayl, dans son conte philosophique *Hayy ben Yakzan*¹⁸.

L'apprentissage

Selon les vues de Boustani, l'être humain acquiert ses connaissances progressivement par l'imitation, l'expérience et le jugement. Il fait la connaissance des objets sensibles par ses sens et son intellect, établit des relations entre les objets perçus par les sens et forme des concepts. La vie en société lui apprend à connaître les modes de la vie sociale afin qu'il s'y conforme. Un tel apprentissage s'effectue sous la surveillance de la société et par l'effort personnel que déploie chaque être humain pour y réussir. La prédisposition à l'apprentissage n'est pas la même chez tous les êtres ; certains sont très prompts à apprendre, d'autres le sont moins. D'où vient cette différence ? De la constitution même de la personne qui fait que les uns sont plus disposés à acquérir les sciences que d'autres ; elle provient aussi du climat : certains peuples sont plus doués pour acquérir les sciences que d'autres ; elle s'explique enfin par le milieu socio-économique où vit la personne, les enfants des milieux cultivés apprenant plus facilement que les enfants des milieux défavorisés.

De telles différences imposent aux éducateurs de fournir des efforts particuliers afin d'aider les moins doués à rattraper leur retard et d'égaliser ainsi les chances éducatives entre tous.

Conditions de l'apprentissage

Certaines conditions sont requises pour que l'apprentissage des sciences puisse atteindre les résultats escomptés par la société.

La première condition est l'existence d'une double motivation, personnelle et sociale. S'il n'y a pas motivation il est difficile à l'être humain d'apprendre puisque les forces intellectuelles se trouvent en état de sommeil. L'intelligence humaine ne déploie des efforts que si elle poursuit une certaine fin dont l'appel procure un plaisir plus fort que l'effort demandé. C'est donc la motivation qui doit guider tout apprentissage.

Après la motivation vient l'effort personnel pour l'acquisition du savoir. On ne peut rien réaliser dans la vie sans sacrifice ; celui qu'exige l'acquisition du savoir est le renoncement à tout acte qui peut entraver cette acquisition. Ainsi, selon Boustani, on ne peut pas concilier savoir et vice ; en revanche savoir et vertu se complètent de sorte que la vertu est une condition nécessaire à l'être humain pour l'encourager à maîtriser le savoir et à persévérer dans l'effort.

La liberté, dont la fonction consiste à créer le climat favorable à l'intelligence pour s'épanouir, est aussi une condition nécessaire à l'acquisition du savoir. L'intelligence étant asservie, le despotisme entraîne l'ignorance puisqu'il tue la motivation et l'effort.

Le contenu de l'enseignement

Que faut-il apprendre ? Boustani n'a pas défini les contenus de l'apprentissage. A plusieurs reprises, dans ses discours et ses articles, il a exhorté ses concitoyens à apprendre toutes les « sciences exigées par l'esprit du siècle¹⁹ ». Par cette formule, il entendait toutes les connaissances accumulées et disponibles de son temps. C'est d'ailleurs dans cette optique qu'il a entrepris son projet d'encyclopédie.

Dans le « Discours sur l'éducation de la femme », Boustani a cependant évoqué les connaissances que doit acquérir celle-ci. La femme, dit-il, doit connaître tout ce qui l'aidera à remplir sa fonction sociale avec aisance et pour qu'elle soit digne d'une société civilisée, puis il énumère, dans l'ordre : la religion, la langue maternelle, la lecture, l'écriture, la science de l'éducation des enfants, l'art ménager, la géographie, l'histoire et l'arithmétique.

Cette esquisse donne à penser que le contenu de l'éducation était pour lui essentiellement fonctionnel : l'être humain doit apprendre tout ce qui lui est nécessaire pour remplir convenablement sa fonction sociale.

Les moyens de l'apprentissage

Les moyens qui facilitent l'apprentissage sont multiples. el-Boustani les énumère ainsi :

L'école. Boustani a fondé l' « École Nationale » pour montrer comment il faut employer cette institution pour l'acquisition des connaissances. Il l'a organisée en s'appuyant à la fois sur son expérience et ses convictions. Nous y reviendrons.

Les discours et les conférences figurent parmi les « grands moyens et les meilleurs » pour transmettre les connaissances. Selon lui, ils sont plus efficaces quand ils sont organisés périodiquement par des clubs ou des associations culturelles²⁰. Boustani lui-même y a souvent eu recours dans le cadre des associations scientifiques qu'il a fondées entre 1847 et 1876²¹, dans son École Nationale où il réunissait tous les élèves une fois par semaine en séance plénière pour les orienter et enfin dans le cadre de l'École évangélique du dimanche qu'il présida pendant vingt ans et où il prêcha toutes les semaines.

Les moyens d'information, tel que journaux et revues spécialisés, nationaux et étrangers, qui contribuent à faire connaître aux lecteurs les dernières découvertes de la science humaine.

Les voyages dans et hors du pays et *la correspondance* avec les savants et les centres de recherche pour se tenir informé des dernières découvertes et demander conseil, constituent le dernier moyen d'apprentissage.

Mise en œuvre de la pensée : l'école nationale

La vie de Boustani nous l'avons vu, fut très féconde en projets dont le but était d'élargir les connaissances de ses concitoyens ou de les approfondir ; mais son maître projet dans cette direction reste de loin l' « École Nationale » fondée en 1863²². Pourquoi cette école, et pourquoi ce nom ?

Boustani fut le témoin oculaire des luttes confessionnelles qui survinrent au Bar-e-Cham entre 1840 et 1860 et qui tournèrent au massacre entre chrétiens, druzes et musulmans. Ému par ces événements qui « dispersèrent les familles, déchirèrent le pays et le détruisirent », il lança en septembre 1860 un appel aux citoyens pour « oublier leurs discordes, se réveiller et s'unir pour réaliser l'intérêt commun de la nation »²³.

Cet appel fut suivi par dix autres, tous destinés à fonder une doctrine nationale pour arracher ses concitoyens aux passions confessionnelles. Ses appels lancés, Boustani s'occupa de créer une institution qui incarnerait sa doctrine nationaliste. Selon lui, l'éducation doit être dispensée par la nation et ne plus être considérée comme un devoir de l'Église envers ses fidèles, comme l'avait décrété le Synode Maronite réuni à Louairé, en 1736 : il faut séparer

l'église de l'État²⁴. L'éducation sera ainsi nationale et non plus communautaire. Il était convaincu qu'une École était le milieu le plus favorable pour « semer les grains de l'union et de l'amour dans les âmes des jeunes qui sont encore pures. Ces grains se développeront dans ces jeunes âmes et c'est la Nation qui récoltera leurs fruits »²⁵. Il donna pour légende à son « École Nationale » la formule suivante : « l'Amour de la Patrie fait partie de la Foi ». L'École était basée sur des principes nationaux et ouverte à tous, sans distinction de confession ou de race. Par là elle différait des autres écoles d'alors qui étaient en majorité communautaires, réservées presque exclusivement aux fidèles de la communauté qui les dirigeait. Il y avait par exemple les écoles des maronites, celles des grecs catholiques, celles des grecs orthodoxes, etc., en plus des écoles des missions étrangères latines, anglo-saxonnes et slaves qui faisaient propagande pour leur pays d'origine.

Au milieu de ce chaos scolaire, Boustani décrivait ainsi sa propre réalisation :

« L'École Nationale, dit-il, est située dans un des meilleurs quartiers de Beyrouth, ses bâtiments sont parmi les plus beaux de la ville et jouissent d'un climat sain. Elle est entourée par des terrains vastes, plantés d'arbres verdoyants qui rendent agréable le mouvement des élèves » [...]

« Les langues enseignées sont l'arabe, le turc, le français, l'anglais, le latin, le grec ainsi que toute autre langue connue à condition d'être réclamée par six élèves au moins » [...]

« L'École accueille les élèves de toutes confessions et de toutes races, sans distinction. Elle respecte leur croyance et n'oblige personne à embrasser une confession autre que celle de ses parents²⁶. »

Cette description souligne certaines caractéristiques de l'École, mais en omet d'autres qui sont aussi importantes et qu'on retrouve dans le Règlement intérieur de l'École élaboré par Boustani lui-même et dont les points principaux sont les suivants²⁷ :

« L'École n'est pas une école confessionnelle mais une école nationale et laïque, qui reçoit des élèves de différentes confessions et races sans distinction ni discrimination.

« L'École recrute son corps enseignant parmi les personnes compétentes, abstraction faite de leur confession, de leur race ou de leur nationalité.

« A l'intérieur de l'École, l'égalité est absolue entre les élèves, les enseignants, le directeur de l'École et sa famille ; ils mangeront ensemble les mêmes plats à la même table.

« Le nombre des élèves dans la classe ne doit pas dépasser les capacités de l'enseignant.

« Les programmes enseignés à l'école doivent être conformes à "l'esprit du siècle".

« L'École est universelle et enseigne en principe toutes les langues connues à condition d'être réclamées par au moins six élèves ; mais elle réserve à la langue arabe un sort particulier parce qu'elle est la langue de la Patrie et que d'elle dépend la réussite des élèves dans tous les domaines.

« L'École doit jouir d'une entière indépendance. »

Ce règlement fait ressortir quatre idées maîtresses de Boustani :

- La laïcité : l'école n'est plus confessionnelle mais laïque, basée sur des principes nationaux et accessible à tous les citoyens, qu'ils soient élèves ou enseignants.
- L'égalité entre toute la population de l'école : élèves, enseignants et directeur jouissent des mêmes droits et doivent accomplir les mêmes devoirs.
- La liberté est indispensable pour faciliter l'apprentissage.
- Le contenu de l'enseignement doit répondre aux besoins réels de la Patrie.

Commentant ce règlement, Youssef K. Khoury écrit : « Boustani avait le souci que son école soit fondamentalement nationale de sorte que les élèves qui la fréquentent ne se sentent pas étrangers dans leur propre Patrie et qu'ils profitent de l'enseignement qu'ils ont reçu à l'école. D'autre part Boustani a déployé de grands efforts pour développer l'amour de la Patrie dans les cœurs de ses élèves afin qu'ils lui deviennent fidèles, prêts au sacrifice quand elle le demande²⁸. »

Boustani a respecté ce règlement tout au long de la période où son École a fonctionné, soit de 1863 à 1878, et l'École était effectivement fréquentée par des élèves de différentes confessions, races et nationalités. On y enseignait les langues mentionnées plus haut ainsi que les différentes sciences bien connues de ce temps comme l'arithmétique, la géométrie, l'histoire, la géographie, le commerce, le droit civil, le droit musulman, les sciences physiques et les soins médicaux²⁹. Les manuels scolaires étaient rédigés par Boustani lui-même ou par les enseignants. Ces manuels se caractérisaient par leur simplicité et leur clarté. En outre, Boustani réunissait les élèves une fois par semaine en séance plénière pour un débat sur les sujets étudiés à l'école ou pour l'orientation nationale et sociale.

Selon de nombreux témoignages, l'École fut une grande réussite et attira le respect de la plupart des grandes figures de son temps et cela pour trois raisons :

- Boustani voulait que la population de son École reflète celle de la Nation. Les élèves, malgré la diversité de leurs confessions et de leur éducation, seront frères par leur appartenance à une même Nation. Cette diversité n'aura aucune influence sur leurs études ni sur leur vie en société car ils seront l'élite de la Nation.
- Pour son corps enseignant compétent, formé des premiers pionniers de la Renaissance, et qui jouissait d'un grand prestige auprès de la population.
- Enfin, pour le contenu des programmes enseignés, inspirés directement des besoins réels de la société.

L'originalité de l' « École Nationale » tient au fait qu'elle était la seule à être basée sur une doctrine nationale d'inspiration laïque, dans une période où les écoles confessionnelles et étrangères (latines, anglo-saxonnes et slaves) s'implantaient dans le pays et dévoyaient l'esprit des jeunes par une propagande ouverte. Son influence sur le système d'éducation au Liban fut profonde puisqu'elle servit de modèle à la fondation d'un certain nombre d'écoles nationales face aux écoles confessionnelles et étrangères.

Par ailleurs, ce qui retient notre attention encore aujourd'hui, ce sont plusieurs normes pédagogiques, inscrites dans le règlement et qui restent toujours valables : taux des élèves par rapport au maître ; égalité entre le corps enseignant et les élèves pour la création d'un climat de famille à l'intérieur de l'école ; conformité des programmes enseignés avec les besoins réels de la société.

Ce qui fait la valeur de la pensée pédagogique de Boustani, c'est qu'elle demeure encore une source d'inspiration pour le Liban comme pour tous les pays du Proche-Orient arabe. Un siècle après sa mort, survenue en 1883, les peuples de cette région, et singulièrement le peuple libanais, sentent qu'ils auraient pu éviter ou surmonter beaucoup des problèmes dans lesquels ils se débattent depuis les années cinquante s'ils étaient restés fidèles à la pensée de Boustani. Toutes les fois qu'on parle de réforme nationale, le message pédagogique de Boustani revient à l'esprit. Comme l'a souvent répété Boustani dans ses discours et ses écrits, toute réforme nationale passe par la réforme de l'éducation : l'éducation est la lumière qui éclaire les esprits pour les sauver de l'ignorance, source de bien des maux dont nous souffrons encore aujourd'hui.

Notes

1. Khalil Abou-Rjaili (Liban). Conseiller en planification en éducation au Ministère de l'éducation nationale (Liban) ; directeur de la recherche socioéconomique à l'Institut libanais pour le Développement économique et social ; ancien professeur au département des sciences de l'éducation de l'Université de Saint-Joseph (1978 – 1988). Auteur de : *Milieu social et réussite scolaire au Liban* ; *L'école subventionnée au Liban : origines, structure et rôle* ; *L'enseignement au Liban, réalités et souffrances* ; *Bilan des guerres du Liban* (en arabe).
2. Citons, entre autres, les guerres du Jazzar, pacha de Acca, au début du siècle ; l'expédition militaire de

- Mohamed 'Ali, gouverneur d'Égypte (1830-1840) ; le massacre des chrétiens par les druzes et les musulmans (1840 et 1860) ; la révolte paysanne à Kisrowan sous la direction de Tanios Chahine (1858).
3. Boustani est né au village de Debbiyé dans le Chouf, en janvier 1819. Il fit ses études primaires à l'école du village où il attira l'attention de son maître, le père Michaïl El- Boustani, par sa vive intelligence. Celui-ci le recommanda à l'évêque de Saïda et de Beit-ed-dine, 'Abdallah El- Boustani, qui l'envoya à l'âge de onze ans à l'école de 'Aïn-Warqa, la plus célèbre école de l'époque, pour y poursuivre ses études. Il y passa dix ans et apprit plusieurs langues étrangères dont le français, l'italien et l'anglais. A Beyrouth, il entra en rapport avec les Missionnaires Protestants américains avec lesquels il collabora étroitement jusqu'à sa mort en mai 1883. Dans les domaines social et politique il fonda des associations en vue de former une élite nationale et lança une série d'appels à l'union dans sa revue *Nafir Sourya*. Dans le domaine de l'éducation, il enseigna d'abord dans les écoles des Missionnaires Protestants à Abey avant de fonder son École Nationale sur une base laïque. Dans le même temps, il composa et publia plusieurs manuels scolaires et des dictionnaires. Dans le domaine culturel et scientifique, il édita une revue bimensuelle, deux quotidiens et une encyclopédie, la première en langue arabe, mais qui demeura inachevée. Outre ces activités, il amorça avec 'Ali Smith, de la Mission américaine, une traduction de la Bible qui ne fut pas non plus achevée.
 4. Voir par exemple : Fouad Ephrem El-Boustani, *Le Maître Boutros el-Boustani*, Série Al-Rawai', Beyrouth, Institut des Lettres Orientales, 1950 ; Michaïl Sawaya, *Le Maître Boutros el-Boustani*, Beyrouth, Librairie el-Boustani, 1963 ; Jean Daï, *Le Maître Boutros el-Boustani*, Beyrouth, *Fikr*, 1981 ; Youssef K. El-Khoury, *Le Maître Boutros el-Boustani*, thèse de doctorat présentée à l'Université américaine de Beyrouth, non publiée.
 5. C'est l'emblème de tous les auteurs de la Renaissance, cité par Z.K. Lyvine, *La pensée sociale et politique moderne au Liban, en Syrie et en Égypte*, traduction arabe, Beyrouth, Dar Ibn Khaldun, 1978, p. 78.
 6. Michaïl Sawaya, *op. cit.*, p. 78.
 7. Loutsky, *L'histoire moderne des pays arabes*, 8^e éd. arabe, Beyrouth, 1985, p. 167.
 8. Z.K. Lyvine, *op. cit.*, p. 13.
 9. Michaïl Sawaya, *op. cit.*, p. 33.
 10. Boutros el-Boustani- ei, *Nafir Sourya*, n^o. 1, 29, octobre 1860.
 11. Boutros el-Boustani, *idem.*, n^o. 9, 14 janvier 1861.
 12. Boutros el-Boustani, *idem.*, n^o. 9, 14 janvier 1861.
 13. Ces vues sont exprimées dans les articles de *El-Jinan*, revue fondée par el-Boustani le 1er janvier 1870. L'analyse du contenu de cette revue est due à L. Zulundig que cite Z.K. Lyvine, *op. cit.*, p. 69 et 70.
 14. Voir Boutros el-Boustani, *Discours sur l'éducation de la femme*, 14 décembre 1849, dans *Actes de l'Association syrienne*, Beyrouth, 1852.
 15. Voir Boutros el-Boustani, *Discours sur les sciences chez les Arabes* (Introduction), 15 février 1859.
 16. « Discours sur l'éducation de la femme », *op. cit.*
 17. *Idem.*
 18. Ibn Tofayl (1110-1185), savant arabe d'Andalousie, né dans la province de Grenade (Espagne), mort à Marrakech (Maroc). Il cultiva la médecine, les mathématiques, la philosophie et la poésie. Parmi ses œuvres philosophiques figure le conte philosophique *Hayy ben Yakzan* où Ibn Tofaïl tente de concilier la philosophie avec la religion. Hayy, seul sur une île inhabitée, arriva par ses propres moyens et sa force intellectuelle à acquérir toutes les connaissances.
 19. « Discours sur la société et la comparaison des coutumes arabes et étrangères », Beyrouth, Imprimerie Al-Ma'arif, 1869.
 20. *Discours sur les sciences chez les Arabes*, *op. cit.*
 21. El-Boustani avait collaboré à la fondation de trois associations scientifiques : l'Association syrienne (1847-1852), l'Association scientifique syrienne (1868), l'Association secrète (1875). Il en était le véritable « Père spirituel », orientant leurs activités vers des buts nationaux : indépendance du pays, liberté d'expression, ouverture d'écoles... C'est devant ces associations qu'il prononça notamment le *Discours sur l'éducation de la femme* (1849), et le *Discours sur la science chez les Arabes* (1859).
 22. Voir Fouad Aphrem el-Boustani, *Le Maître Boutros el-Boustani*, Série Al Rawai', n^o. 22, Beyrouth, 1952 (2^e éd.), p. 75.
 23. *Nafir Sourya*, *op. cit.*, n^o. 1, 29 septembre 1860.
 24. *Nafir Sourya*, n^o. 10, 22 février 1861.
 25. Cf. Fouad Ephrem el-Boustani, *op. cit.*, p. 76.
 26. Rapport écrit par el-Boustani et publié dans sa revue *El-Jinan*, vol. 4, 1873, p. 62.
 27. Voir *El-Jinan*, vol. 4, 1873, p. 62 et Jean Daï, *op. cit.*, p. 43 à 49.
 28. Youssef K. Khoury, *op. cit.*, p. 53.

29. Cf. Michaïl Sawaya, *op. cit.*, p. 37.

Œuvres de Boutros el-Boustani sur l'éducation

Discours sur l'éducation prononcé à l'École Nationale", dans *El-Jinan*, n° 3, Beyrouth, 1870.

L'École Nationale, dans *El-Jinan*, n° 18, Beyrouth, 1873.

Discours sur les sciences chez les Arabes, Beyrouth, 15 février 1859.

Discours sur l'éducation de la femme, prononcé en 1849 lors de la réunion des membres de l'Association syrienne et publié dans "Actes de l'Association syrienne", Beyrouth, 1852.

Discours sur la vie sociale, Beyrouth, 1869.

Boutros el-Boustani, *Textes choisis* et annotés par Fouad Ephrem el-Boustani dans la collection Al-Rawai' [Les chefs-d'œuvres], Institut des lettres orientales, Beyrouth, 1950.

Les écrits et discours de Boutros el-Boustani, publiés ou manuscrits, sont conservés à la bibliothèque Yafeth à l'Université américaine de Beyrouth et disponibles aux lecteurs et chercheurs.

Quelques écrits sur Boutros el-Boustani

El-Boustani, Fouad Ephrem. *Le Maître Boutros el-Boustani*. Collection Al-Rawai' [Les chefs d'œuvres], Institut des lettres orientales, Beyrouth, 1950 (en arabe).

Dai, Jean. *Le Maître Boutros el-Boustani*, *Fikr*, Beyrouth, 1981 (en arabe).

Hourani, Albert. *La pensée arabe à l'époque de la Renaissance, 1798-1939*. Beyrouth, Dar au-Nahar, 1977, Chapitre 4 (pages 89 à 131) (en arabe).

El-Khoury, Youssef. *Le Maître Boutros el-Boustani*. Thèse présentée à l'Université américaine de Beyrouth, Bibliothèque de l'Université américaine de Beyrouth (en arabe).

Sawaya, Michaïl. *Le Maître Boutros el-Boustani*, publication de la Bibliothèque el-Boustani, Beyrouth, 1963 (en arabe).

Tarazi, Vicomte Philippe de. *L'histoire du journalisme arabe*. Imprimerie Al-Adabya, Beyrouth, 1913, tome I, pp. 89 à 92 (en arabe).